



La grotte des mystères

Avec *Le Métier du Temps*, Julie Dellille offre une version sensible, réfléchie et sensuelle, du poème « La Jeune Parque » de Paul Valéry.

PAR HUGUES LE TANNEUR

On a enlevé ses chaussures pour pénétrer dans un espace entièrement enveloppé de toile blanche. Le sol sablonneux recouvert d'un drap immaculé masse doucement les pieds. Là, assis sur des coussins, on écoute d'abord le silence. Un silence traversé d'une rumeur étrange de laquelle émerge progressivement quelque chose comme un murmure, une plainte ou un soupir, on ne sait pas bien. Quelque chose de vivant qui pourrait appartenir au domaine du mythe ou des contes. Des sons émis par une créature à moitié humaine et à moitié divine. Comme on ne voit rien que ces drapés de blanc qui partout nous entourent, on se dit que nous nous trouvons peut-être à l'intérieur de la créature en question. Cela tient à la fois à la grotte marine, du cocon, de la matrice et du poumon. Car cela vit et respire.

Ce dispositif étonnant a en tout cas pour effet de mettre le public privilégié qui assiste au spectacle *Le Métier du Temps* de Julie Dellille – d'après *La Jeune Parque* de Paul Valéry – dans un état propice de concentration et d'empathie. Il faut bien cela pour entendre dans son intégralité ce poème, sans doute le plus long jamais composé par son auteur. Cette longueur, plus de cinq cents vers, est d'autant plus étonnante qu'en s'attendant à *La Jeune Parque*, Valéry envisageait d'écrire une quarantaine de vers. En 1913, âgé de quarante-six ans, après s'être détourné pendant vingt ans de la poésie, il se lance le défi de « fabriquer » un poème en alexandrins qu'il décrira par la suite comme « la peinture d'une longue suite de substitutions psychologiques, et en somme le changement d'une conscience pendant la durée d'une nuit ».

Il ne s'attend pas en se lançant dans cette entreprise à y consacrer quatre ans de travail acharné. Mais après coup, il mesure avec joie le fruit de son obstination. « Ce labeur de quatre ans m'a, je crois, appris bien des choses dont je n'avais pas le moindre soupçon. Il me semble que rien ne vaut de faire un long poème obscur pour éclaircir les idées. » À quoi, en lui faisant écho, on est tenté de dire : rien ne vaut d'écouter ce long poème obscur interprété par une actrice dont jamais on ne voit le visage pour se laisser emporter avec bonheur dans la complexité de ses méandres. Car tandis que l'espace, vivant de sa vie propre, ne cesse de se transformer, les vers dits par Julie Dellille avec un rythme et une respiration très justes ne cessent de nous entraîner plus avant dans un mouvement dont on ignore s'il devra jamais s'arrêter. On pense évidemment à ce serpent luxurieux dont la morsure distille un poison mortel. Mais quel poison quand le poète met ces mots dans la bouche de son héroïne : « Le poison, mon poison, m'éclaire et se connaît » ? Ce mouvement inapaisable qui ne cesse de s'enrouler sur lui-même rappelle les nœuds et autres entrelacs ondulants du reptile aux « vifs détours tout courus de caresses ». Sensualité, énigme, conscience aiguë de soi-même, de sa vie, de sa mortalité. « Poreuse à l'éternel qui me semblait m'enclorre, / Je m'offrais dans mon fruit de velours qu'il dévore (...) ». Tenir en haleine un public avec un tel texte dont chaque vers nouvellement entendu semble à chaque fois relancer l'intrigue tandis que le précédent s'efface doucement comme une vague disparaît dans le sable est un enchantement rare. Il faut courir voir ce spectacle.

**LE MÉTIER
DU TEMPS (LA
JEUNE PARQUE)**

de Paul Valéry, mise
en scène et jeu Julie
Dellille, au théâtre
Nanterre Amandiers,
jusqu'au 7 avril

